

POUR LA PREMIÈRE FOIS EN CINQUANTE ANS, UN FILM TUNISIEN, « LES FILLES D'OLFA » DE KAOUTHER BEN HANIA, EST EN COMPÉTITION. DEPUIS LA RÉVOLUTION, TOUTE UNE GÉNÉRATION DE CINÉASTES, TOUJOURS AUSSI INDIGNÉE, FAIT PREUVE D'UNE INTENSE CRÉATIVITÉ.

LES ÉCLAIREUSES DE TUNIS

Par Laurent Rigoulet. Photos Farouk Laaridh pour Télérama

— Ciel d'encre sur Tunis. Dans un entrelacs de ruelles de la médina où elle ne se retrouve pas, Kaouther Ben Hania nous emmène là où tout a commencé. Elle marche d'un bon pas sur le pavé glissant. Sous ses faux airs de calme indolente, elle avance vite pour ouvrir la voie. Son cinquième long métrage, *Les Filles d'Olfa*, est le premier film tunisien en compétition à Cannes depuis cinquante ans. Son précédent, *L'Homme qui a vendu sa peau*, était le premier à représenter son pays aux Oscars. Les idées crépitent et elle est déjà immergée dans le prochain, que son alter ego producteur Nadim Cheikhrouha présente comme un « Nom de la rose arabo-musulman », « un hommage au cinéma », une réflexion sur les images et l'islam, un ardent voyage dans les méandres de la mémoire. Il se tournera en partie dans les écuries d'un ancien palais du XIX^e siècle, où la cinéaste nous précède. « C'est là que je me suis dit : "Je vais faire du cinéma" », lâche-t-elle dans le clair-obscur d'une enfilade de vastes caves, où l'on n'entend plus rien du bourdonnement de la ville.

Elle n'était pas revenue depuis une éternité et visite avec émotion les salles éclairées de toiles naïves, le théâtre de poche, qui donne sur une cour semée de pétales mauves, la salle de projection, dont les sièges sont taillés à même la pierre, la buvette au comptoir de brique nichée dans l'arondi d'une voûte. Elle se revoit pousser la porte de ce centre culturel à 23 ans, timide sans doute, innocente sûre-

ment, à l'orée du nouveau siècle, sous la chape de plomb des années Ben Ali. Elle s'ennuyait dans une école de commerce à Carthage. Elle avait entendu à la radio parler de la Fédération des cinéastes amateurs, très populaire dans le pays, et d'un de ses clubs dans la médina. Elle s'y est rendue sans attendre. Elle n'imaginait pas que l'Histoire se mettrait à cavalier avec elle, qu'elle deviendrait la nouvelle figure de proue du cinéma tunisien enflammé par la révolution, qu'elle serait l'éclaireuse d'une forte génération de femmes cinéastes mettant sens dessus dessous l'ordre moral et politique et sondant les violences et les traumas d'une société qui n'en finit plus de se battre pour ses libertés.

Depuis *L'Homme de cendres*, de Nouri Bouzid, en 1986 et *Les Silences du palais*, de Moufida Tlatli, en 1994, le cinéma d'auteur tunisien est toujours resté vivace, abordant librement des histoires de mœurs censurées dans les pays voisins. Ses pionniers n'ont toutefois pas réussi à bâtir un système, encore moins une industrie, juste un canevas de voix solitaires auquel le régime a longtemps cédé un semblant d'espace pour avoir la paix. « Il ne laissait pas s'exprimer la moindre opinion politique », dit Kaouther Ben Hania. *Un peu de nudité et du sexe, oui, allez-y, faites-vous plaisir... mais absolument rien de contestataire.* Il n'y a pas meilleur guide que la cinéaste de *La Belle et la Meute* pour suivre les mouvements, les errances et les révoltes de l'histoire récente de son pays. Son parcours les épouse depuis l'adolescence. »

EN COMPÉTITION

Les Filles d'Olfa, de Kaouther Ben Hania. Sortie le 5 juillet.

ACID

Machtat, de Sonia Ben Slama. En attente de date de sortie.



« Sans la révolution,
mon cinéma n'aurait
pas existé. »

Kaouther Ben Hania

» Elle vient de Sidi Bouzid, une ville enclavée, d'où est partie la révolution de 2011. Elle a grandi dans une société à l'arrêt, assommée par la dictature. À l'exception du grand spectacle de Bollywood et Hollywood, le cinéma n'arrivait pas jusqu'à elle. Une jeune fille parmi d'autres, rêvant de littérature sans s'imaginer de futur. Dans son club de cinéma, elle a découvert en même temps les films et la politique, les élans du cœur et ceux de la pensée. Hommes et femmes se retrouvaient là, après le travail, pour débattre et lire des scénarios, défendre le prolétariat et critiquer le gouvernement. Un monde secret, turbulent, bouillonnant, dont elle ne soupçonnait pas l'existence.

Dans les bureaux du club culturel Tahar-Haddad, l'activité n'a pas diminué. Le matériel de fortune est entassé parmi les livres. « *Nous tournions ce qui nous venait à l'esprit, raconte Kaouther Ben Hania. Des histoires simples, des bêtises, des séquences militantes, nous montions à même la caméra, faute de matériel, mais nous apprenions à fabriquer des films.* » Le cinéma tunisien est profondément enraciné dans cet art de la débrouille et des tournages semi-clandestins en mode « guérilla ». Dans son premier long métrage, *Le Challat de Tunis*, un faux documentaire présenté à Cannes, à l'Acid, en 2014, Kaouther met en scène la frustration

accumulée pendant ces années. Dès les premiers plans, elle s'oppose vivement à un policier qui voudrait l'empêcher de tourner et refuse de baisser sa caméra : « *J'enrageais d'être censurée, dit-elle. Je n'en pouvais plus de voir les flics me réclamer des autorisations qu'on ne pouvait obtenir. Je prenais ma revanche.* » Le « *Challat* » est un sujet chaud en forme de légende urbaine, l'histoire d'un homme balafrant au rasoir les fesses des femmes qu'il jugeait trop aguicheuses. En partant sur ses traces au cœur de Tunis, la cinéaste débutante provoque les hommes dans les rues qu'ils veulent interdire aux femmes. Tout est en germe des films à venir, l'asphyxie

